

# Friedrich Ratzel - Biografie de Carl Ritter

## Carl Georg Ritter

**Éminent géographe, né le 7 août 1779 à Quedlinburg, † le 28 septembre 1859 à Berlin.**

Le père de Ritter était le médecin personnel du prince Friedrich Wilhelm R., un homme remarquable, vénéré par un large cercle de ses contemporains, qui, rappelé à Dieu à l'âge de 38 ans, laissa derrière lui six enfants, dont le plus jeune était notre Karl R. Sa veuve fit preuve, dans l'éducation de ces enfants, d'une intelligence et d'un caractère rares ; la manière dont elle l'organisa avec l'aide du jeune Guths Muths (cf. A. D. B. X, 224) apparut, même à cette époque où l'on avait du mal à se satisfaire en matière d'éducation, comme particulièrement attentive et réfléchie. Il subsiste des extraits de la correspondance qu'elle entretenait avec cet éminent pédagogue au sujet de l'éducation de ses enfants ; ceux-ci constituent un beau témoignage d'une âme pieuse et idéaliste, dont toute l'aspiration se résumait en un seul souhait : « que mes enfants deviennent un jour des personnes utiles au monde et des chrétiens agréables à Dieu ». R. perdit cette mère à l'âge de 21 ans. Elle avait vécu assez longtemps pour semer dans son âme des graines qui ne périrent jamais tant qu'il vécut. Sa piété sincère, sa conduite animée par les idéaux les plus élevés témoignèrent jusqu'à la fin de l'excellence de cette femme qui, jusque dans sa jeunesse, avait exercé sur lui non seulement l'influence éducatrice d'une mère, mais aussi celle, ennoblissante, d'une amie, une influence qui voit au plus profond et à laquelle rien n'échappe. Pendant longtemps, Guths Muths, le précepteur que le père de Ritter avait accueilli chez lui alors qu'il était encore lycéen, fut le seul à partager cette influence avec la mère, et c'est à lui, à ses côtés, qu'il revient la plus grande part dans l'éducation du garçon et du jeune homme. Cet homme, qui était intimement lié aux natures auxquelles il s'était entièrement familiarisé, au point qu'un trait familial le reliait à elles, a également exercé une influence sur le développement ultérieur de Ritter, voire sur son orientation scientifique. Or, le destin voulut que le jeune Karl fût confié aux soins de cet éducateur plus que les autres enfants. En effet, lorsque Salzmann eut acheté en 1784 le petit domaine de Schnepfenthal, au pied de la forêt de Thuringe, afin d'y fonder, dans la solitude champêtre, un établissement d'éducation selon les principes du naturel, et qu'il s'agissait encore de recruter un nombre suffisant d'élèves, il apprit par hasard le décès du médecin personnel R. à Quedlinburg et que celui-ci avait laissé une veuve avec six enfants mineurs. Il fit examiner Karl, le plus jeune, le jugea apte à être admis et c'est avec lui que Guths Muths entra alors comme enseignant dans le jeune établissement. Plus tard, un fils aîné de la veuve Ritter vint également à Salzmann et Guths Muths, conformément à la coutume locale qui assignait à chaque enseignant une paire d'élèves pour une éducation particulière, retrouva ici aussi ses anciens élèves qu'il chérissait tant.

Karl R. est resté à Schnepfenthal jusqu'à son entrée à l'université ; il y a acquis tout ce que l'éducation et l'enseignement pouvaient offrir dans cette école modèle, très admirée à l'époque. Mais l'éducation était l'essentiel. Il devint un jeune homme d'une force et d'une agilité exceptionnelles, développa des compétences en calcul et en dessin, acquit des connaissances dans les langues modernes, en histoire et tout particulièrement en géographie. Il fit preuve dès le début de bons talents et fut loué pour son « esprit exceptionnellement brillant ». À l'été 1787, Guths Muths écrit à son sujet : « Karl est assidu, retient les choses bien plus facilement que son frère, est très attentif en cours, fait déjà preuve, pour son âge, d'un jugement sûr et juste, est très participatif, joyeux et vif, agréable, mais, quand il le faut, aussi bien désordonné. Le goût du commerce sommeille encore profondément en lui (l'un des principes éducatifs de Schnepfenthal consistait à initier les garçons le plus tôt possible à la pratique de la vie en les habituant à de petites transactions commerciales avec du papier, des plumes, des crayons, etc.) et je ne peux pas lui en vouloir, car il est encore trop jeune, trop innocent, trop volage pour cela. « Parmi de nombreux élèves, même parmi les plus grands, c'est lui qui fait les meilleures cartes géographiques ». En géographie, Guths Muths lui fait les plus grands éloges ; il estime que c'est un plaisir de l'instruire et lui a même prédit en plaisantant qu'il deviendrait un jour professeur de géographie. Salzmann, qui, avec l'assurance de l'enthousiaste, avait coutume de résoudre pour ses élèves la difficile tâche du choix d'une profession, accorda une importance excessive à l'inclination et au don manifestés par Karl pour les arts et les travaux manuels lorsqu'il lui proposa de devenir peintre ou graveur, tandis que Guth, avec la supériorité d'un regard plus profond dans l'âme de son jeune ami, l'orientait vers la voie de l'éducateur de formation savante. R. entra à l'université de Halle en 1796 afin de se former à la profession d'éducateur selon un plan clairement tracé. L'année précédente, il avait rencontré à Gotha le marchand Hollweg, de Francfort, et avait tellement plu à cet homme, qui cherchait un précepteur pour ses fils, que celui-ci décida de le faire former

spécialement à cette profession. Si sa formation initiale présentait peut-être des lacunes en philologie, le développement de son caractère était en bonne voie et l'enseignement général qu'il avait reçu avant d'entrer à l'université le préparait convenablement à la diversité des études auxquelles il devait désormais se consacrer. Mais cet homme, qui à 30 ans étudiait encore le grec sur les bancs du lycée de Francfort, sut combler cette lacune plus tard, lorsque le moment fut venu. Soucieux de préparer un large terrain pour son avenir pédagogique, R. ne suivit pas de cursus spécialisé. Inscrit officiellement en caméralisme, il suivit chez F. A. Wolf des cours sur l'histoire de la littérature grecque et romaine, chez Niemeyer des cours de morale et de pédagogie, chez M. C. Sprengel des cours d'histoire et de statistique, et chez d'autres des cours de logique, de mathématiques, de physique et de chimie. Reinhold Forster ne donnait plus de cours à cette époque et mourut avant que R. ne quitte Halle. R. regretta vivement de ne plus pouvoir écouter ce célèbre voyageur, naturaliste et ethnologue aux multiples talents, parler de sa science préférée.

Le parcours de formation et l'activité d'un éducateur de la jeunesse offrent les meilleures perspectives d'une connaissance éclectique, qui n'est pas nécessairement synonyme de superficialité ; ils constituent donc une excellente préparation au métier de géographe. Considérons ce parcours éducatif qui s'étend sur de nombreuses années et s'étend vers les aspects les plus divers. Avec ses élèves et dans leur intérêt, mais tout autant poussé par sa propre soif de savoir, il passe les années de 1798 à 1820 dans un apprentissage ininterrompu, qui revient sans cesse à la géographie et à l'histoire, mais qui reste nécessairement éclectique. Si l'on l'accompagne dans cette longue période de formation de sa vie, qui joute étroitement le début de son activité d'enseignement créative à Berlin, on se dit que c'est la vie qui a fait mûrir cet homme pour qu'il devienne géographe. Et pour comprendre la nature et l'œuvre scientifiques de Ritter, il faut toujours garder à l'esprit que ce grand géographe s'est tout naturellement développé à partir d'un pédagogue de premier plan, disciple, ami et collaborateur de Salzmann, Guths Muths et Pestalozzi. Lorsque R. quitta Halle pour Francfort en 1798, il avait reçu une formation aussi bien de mondain que d'enseignant et d'éducateur. Parmi les nombreux fils qu'il avait tissés ici, il n'en laissa aucun tomber. On le trouvait toujours aussi ouvert aux intérêts artistiques et esthétiques qu'aux sciences naturelles, à la géographie et à l'histoire, et il était aussi bon gymnaste que dessinateur, un « homme de la nature » passionné, comme il se qualifie lui-même, profondément imprégné de la phrase de Rousseau qui, à l'époque, apparaissait à beaucoup comme un évangile : « À tout âge, l'étude de la nature émousse le goût des amusements frivoles, prévient le tumulte des passions, et apporte à l'âme une nourriture qui lui profite en la remplissant du plus digne objet de ses contemplations ». Lorsqu'il visita Cologne pour la première fois, la ville lui apparut comme « un Herculanium et un Pompéi allemands, où s'est soudainement révélé un trésor qui ne pouvait être plus important pour l'art et l'histoire allemands ». Dans le *Rheinisches Archiv* de Vogt et Weitzel pour l'année 1810, un essai de lui « Les ruines du Rhin. Sur les antiquités de Cologne », qui témoigne de son enthousiasme et de sa fine compréhension de l'art médiéval. R. fut l'un des premiers à chercher alors à attirer l'attention de ses compatriotes sur les splendeurs de leur art antique, telles qu'elles étaient réunies dans les collections de peintures de Wallraff, Boisserée et Bertram. Comme il est significatif que ce soit R. qui, dans une nécrologie pleine de finesse, ait dû attirer l'attention des Francfortois de l'époque.

une génération peu charmante selon ses descriptions, figée d'une part dans l'égoïsme des bourgeois de l'Empire et cédant d'autre part sans caractère au francophilisme.

sur l'excellent peintre C. Prestel, un ancien concitoyen. Lorsque, à la suite de la nécrologie de Ritter, le prince-prince-évêque acheta des tableaux aux enfants du défunt pour 1 200 thalers, « il devint alors de bon ton de parler du bon vieux Prestel et de sa valeur, alors qu'on l'avait ici presque laissé mourir de faim ». Les journaux intimes détaillés et inédits de Ritter datant de cette période francfortoise doivent offrir un tableau très intéressant de l'état d'esprit et des mœurs dans les cercles supérieurs de l'une des villes allemandes les plus importantes. À Francfort, R. trouva un écho à de nombreux aspects de sa vie intellectuelle et affective ; seul son sentiment patriotique, qui avait en lui quelque chose du tempérament prussien, le laissait isolé. Après l'effondrement de la Prusse, il était honteux, mais pas désespéré. Les discours de Fichte à la nation allemande, le sermon sur la paix de Jean Paul, les écrits de Schleiermacher et de Villers sur les universités allemandes résonnaient comme des notes hautes dans son âme. On lui proposa un poste prestigieux à Weimar, qu'il refusa. Il écrivit à ce sujet à son frère : « En effet, dans notre situation actuelle, je n'attends absolument rien des princes et des autorités. Tout comme il n'est pas juste que la force se fasse passer pour le droit, rien de noble ne peut naître là où tout provient du vulgaire, de l'indigne, de l'humilié. Je ne me laisserai jamais utiliser comme un instrument entre les mains des indignes pour servir les fins du moment, et je refuserai tout ce qui contredit cette conviction. Ma confiance repose sur la noblesse de l'homme privé ; je crois moi-

même que c'est de l'homme privé que provient l'ennoblissement de la race, que l'arbre du bien doit se former à nouveau depuis la racine jusqu'à la cime. « Une époque ancienne est révolue et une nouvelle commence ».

Ce que R. a accompli dans le domaine de la science entre 1798 et 1818 n'est qu'un épisode de sa véritable vocation, qui consistait à éduquer les enfants qui lui étaient confiés. Ses idées et ses projets géographiques se sont lentement développés à partir de sa pratique pédagogique. L'école que le garçon a fréquentée à Schnepfenthal a eu une influence déterminante sur l'orientation que son esprit a prise par la suite, dès qu'il a mûri pour penser de manière autonome. La manière dont la géographie y était enseignée a nourri en lui l'inclination naturelle et les aptitudes pour cette science. C'est à l'école de Salzmann que le géographe R. a puisé ses premières racines. Il a abandonné plus tard d'autres choses qu'il y avait apprises, lorsque ses convictions l'ont orienté vers d'autres voies ; mais il est resté fidèle à la géographie qu'il y avait pratiquée, et la méthode selon laquelle elle était enseignée lui a fourni la matière de ses premiers travaux littéraires, qui sont en même temps ses premiers travaux géographiques. La réforme de l'enseignement de la géographie est certainement l'un des résultats les plus incontestables que le philanthropisme de Basedow et de Salzmann, s'inspirant des idées de Rousseau, ait eu sur la pratique pédagogique. Dans le manuel de méthodes de Schütz (1783), issu de ce courant, on trouve les premières instructions détaillées pour un enseignement de la géographie conforme à la nature. Jusqu'alors, la géographie était enseignée d'une manière étouffante et aride. On exigeait désormais, à la place de la surcharge mémorielle pratiquée jusque-là, une compréhension approfondie avant tout de ce qui était proche, à partir de quoi l'on devait ensuite s'aventurer vers le lointain. En conséquence, à Schnepfenthal, l'enseignement de la géographie était dispensé de manière vivante et pratique ; on apprenait les notions fondamentales dans la nature même, lors de promenades et de longs voyages à pied ; on décrivait et dessinait ce que l'on voyait, on mémorisait les pays étrangers, les montagnes, etc., en dessinant des cartes et en les consultant fréquemment sur le globe et les cartes, on entendait des récits intéressants sur leurs habitants et leurs produits, et la lecture des récits de voyage, que les philanthropes avaient d'ailleurs rendus accessibles à la jeunesse, apportait encore, de manière ludique, bien des connaissances et des inspirations. La jeunesse troquait un enseignement soporifique contre un enseignement stimulant et vivifiant, et cette innovation fut un grand bienfait qu'il ne faut pas oublier. C'est à Ritter que revient le mérite si cette innovation a suscité, dans le domaine pédagogique, un renouveau qui s'est ensuite propagé à la géographie scientifique.

C'est grâce à J. C. F. Guths Muths, qui fut son précepteur dans sa jeunesse, puis son inspirateur, son protecteur et son ami jusqu'à la fin de sa vie, que R. noua cette première relation, qui devint par la suite un lien pour la vie, et qui le conduisit vers ces aspirations novatrices. Guths Muths a joué un rôle non négligeable pour R. le pédagogue et un rôle très important pour R. le géographe. Certes, on n'osera pas affirmer à la légère, dans le cas d'un homme qui eut le bonheur, dès sa plus tendre jeunesse, de fréquenter des personnes aussi bonnes et remarquables, et dont toute la nature s'ouvrait avec une candeur enfantine aux bonnes influences, que tel ou tel de son entourage exerça une influence déterminante sur lui. Mais parmi tous, personne ne s'est rapproché de R. aussi tôt et ne lui est resté aussi longtemps proche que Guths Muths. R. était d'un naturel si constant qu'il pouvait encore se vanter, à l'âge adulte, de n'avoir jamais perdu un ami, mais il était attaché avec un amour particulièrement profond à cet ami de sa jeunesse. Ce devait être aussi un homme aimable, cet « homme de la nature » intègre, qui abritait dans un corps d'acier un cœur fort et, dans une tête solide au front large, une grande richesse d'esprit et de savoir, cet enseignant enthousiasmant, dont les cours de géographie et de technologie ont toujours été considérés par les élèves de Schnepfenthal comme les meilleurs de tout ce qu'ils y apprenaient, qui les guidait du tour à bois au dessin de cartes, de l'arboriculture aux relevés topographiques, et dans les cours duquel l'observation n'était jamais vaine. Ce fut une grande chance pour R. de pouvoir partager avec cet homme simple, adepte d'une vie au naturel, les joies de la compagnie de « ses enfants » et de l'exploitation de la petite propriété idyllique qu'il avait acquise grâce à ses maigres économies. Si toute la personnalité de Ritter témoigne de la grande valeur de l'union d'une âme saine et d'un corps sain, ce beau tableau nous rappelle également l'importance de Guths Muths pour la gymnastique allemande, à laquelle il a rendu un service inoubliable en fondant le premier terrain de gymnastique allemand (à Schnepfenthal).

Avant tout, Guths Muths est devenu le professeur de géographie de Ritter. Au départ, les conceptions de Ritter sur la méthode d'enseignement de la géographie trouvent leurs racines entièrement dans ce qu'il a reçu de cette école. Bien avant qu'on le connaisse comme géographe, il les avait déjà exprimées avec tant de précision et de clarté qu'il a pu, un demi-siècle plus tard, s'en tenir aux principes fondamentaux qu'il y avait là établis. C'est à ces principes que correspondait la structure de cette méthode dite de R., qui initie la jeunesse d'aujourd'hui à la géographie d'une

manière plus stimulante et plus fructueuse qu'on ne l'avait connu auparavant. Dans ses premiers écrits pédagogiques, R. présente les idées des philanthropes sous une forme épurée, dans laquelle elles apparaissent débarrassées de bien des éléments ludiques et fortuits. Elles n'étaient pas de son invention, mais elles paraissaient nouvelles à la majorité des enseignants et, en tout cas, telles qu'elles étaient présentées ici, modérées et mûrement réfléchies, elles s'imposaient d'elles-mêmes tant au bon sens qu'à toute conception philosophique de la géographie. Lorsque R. se rendit à Isernten en 1807, où un séjour de plusieurs semaines lui permit d'acquérir une vision approfondie de la méthode d'éducation et d'enseignement de Pestalozzi et de ses collaborateurs (ses deux « Lettres sur la méthode de Pestalozzi appliquée à l'éducation scientifique », publiées dans la Nouvelle Bibliothèque de pédagogie de Guths Muth, comptaient à leur époque parmi les descriptions les plus fidèles et les plus claires du célèbre système d'enseignement), il trouva dans l'enseignement de la géographie de Tobler, disciple de Pestalozzi, au niveau élémentaire, la concrétisation des idées qu'il avait exprimées dans cet essai. Tobler et lui-même ont peut-être tous deux reçus des inspirations du côté de Salzmann, et une grande partie de la concordance de leurs idées sur l'enseignement de la géographie trouvait également son fondement nécessaire dans le développement de ce dernier. R. avait formulé l'idée fondamentale de l'enseignement de Pestalozzi en ces termes : « Ce n'est pas la matière, même dans sa plus grande diversité, ni la masse dans son extension la plus vaste, qui aident chaque être humain à prendre conscience de sa vie spirituelle, mais la transformation de cette diversité en quelque chose de propre, la force avec laquelle, en saisissant le concept racine, il s'efforce de faire sienne l'ensemble du domaine que celui-ci envahit de toutes ses racines, de ses vrilles et de ses rejets » (Lettres sur la méthode de Pestalozzi) ; c'est de cette idée que l'enseignement de la géographie à Isernten avait également tiré son élan, c'est-à-dire qu'il devait, par l'observation de son prochain, parvenir à la connaissance de ce qui est lointain. Dans l'espace restreint de sa propre expérience, l'esprit était formé pour apprendre à saisir l'étendue et le lointain qui se trouvent à l'extérieur. Plus tard, R. a pris une part active à la mise en œuvre pratique de la méthode d'enseignement de la géographie dans l'esprit de Pestalozzi, lorsque l'excellent ouvrage de J. W. Henning sur ce sujet, paru à Isernten en 1812, a vu le jour sous l'influence et avec l'aide de Ritter. C'est à lui que l'on doit le projet d'une géographie élémentaire pour cet ouvrage.

Le premier ouvrage de Ritter sur l'enseignement de la géographie parut en 1806 dans la Bibliothèque de littérature géographique de Guths Muths sous le titre : « Quelques remarques sur l'enseignement méthodique de la géographie ». Celui-ci repose sur les principes suivants : « La géographie fait partie des sciences historiques au sens large. L'essence de ces sciences historiques réside dans le fait qu'elles se rapportent à des choses individuelles issues de l'expérience. Elles partagent certes avec les sciences rationnelles le champ de la connaissance, mais elles sont empiriques, tandis que celles-ci sont rationnelles. La géographie est une connaissance issue de l'expérience, et c'est sur cela que repose l'affirmation selon laquelle sa méthode d'enseignement doit être tout à fait opposée aux méthodes des sciences rationnelles ». L'enseignement de la géographie a pour but de « faire connaître à l'homme le théâtre de son activité, en particulier et en général » ; c'est pourquoi il ne donne pas la description de ce théâtre en soi, mais en relation avec l'homme. Telle est la raison naturelle pour laquelle la géographie empiète sur les domaines de presque toutes les connaissances pratiques. Lui en faire reproche reviendrait à détruire son essence. Tant qu'on ne pourra nier que la localité exerce l'influence la plus décisive sur les trois domaines de la nature.

l'obtention des produits naturels, leur transformation et leur diffusion, ainsi que la constitution physique et le tempérament de l'homme, leur union potentielle ou réelle en tant que peuples, l'État, sur l'accélération ou le ralentissement de leur culture physique, intellectuelle et morale, tant que cela sera le cas, on ne pourra en aucun cas assigner à la géographie un champ d'action plus restreint. Au contraire, elle est le lien entre le monde naturel et le monde humain, inséparable des deux, car elle est la condition la plus nécessaire et la première pour caractériser ces deux mondes. J'affirme qu'il est tout à fait impossible de présenter l'un quelconque de ces trois objets.

la géographie, l'histoire naturelle et l'histoire, ainsi que l'ethnologie.

séparément des autres. À chaque pas que l'on ferait sur cette voie étroitement délimitée, on aspirerait mille fois à un mouvement plus libre de l'esprit. Et si ce désir ardent n'est pas comblé, on suit son chemin comme une course de messenger dont le but est la fin. On ne se promène pas avec plaisir dans la nature, où le cœur et l'esprit s'ouvrent [685] à la richesse qui les entoure, et où l'on considère le chemin lui-même comme une fin, tandis que le but s'éloigne à chaque pas. Il ne faut pas imaginer ces sciences comme des déesses qui, sur trois routes militaires balisées, jalouses de leur domaine, avancent côte à côte à une distance mesurée ; ce sont des sœurs partageant les mêmes idées, qui marchent bras dessus bras dessous vers un but, l'univers, et qui ne peuvent atteindre ce but élevé

qu'en unissant leurs forces ». R. a tiré de cette réflexion, qui résume l'idée fondamentale de toute sa « Géographie générale » ultérieure, les grandes lignes des instructions sur la manière dont l'enseignement de la géographie doit être abordé dans le détail. Il convient ici de souligner l'importance qu'il accorde à la distinction des régions naturelles, qui doivent constituer le point de départ de l'enseignement de la géographie politique, ainsi que l'importance qu'il accorde au dessin cartographique, pour lequel il a créé, dès 1806, dans ses « Six cartes de l'Europe », un modèle de dessins géographiques scolaires.

Ces cartes constituent le premier ouvrage géographique de Ritter qui reflète fidèlement sa conception de la science géographique. Il y représente les grandes lignes des chaînes de montagnes de notre continent, les limites de répartition des plantes cultivées, des arbres et arbustes sauvages, des mammifères sauvages et domestiques, les limites de végétation au pied des montagnes et la répartition des tribus en Europe. Dans le détail, ces représentations, qui ont manifestement souffert de négligence (une carte en relief de l'Allemagne, dessinée par R. en 1803, et une carte de la vallée de la Ziller datant d'une époque légèrement postérieure, conservée au Musée municipal de Francfort-sur-le-Main, témoignent d'une exécution des plus soignées), laissent beaucoup à désirer ; elles devançaient de bien trop loin l'état de la recherche. Même dans la représentation des chaînes de montagnes, on retrouve les chaînes de partage des eaux, concept déjà dépassé à l'époque par des chercheurs plus chevronnés. Le fait que cinq « flores » se regroupent autour des cinq chaînes de montagnes principales comme points de départ de la répartition des plantes était, même à cette époque où les travaux de géographie végétale de Wahlenberg et de Humboldt n'avaient pas encore vu le jour, un jeu de l'imagination qu'il ne faut pas approuver. D'une manière générale, les lignes de démarcation que R. trace ici s'appuient moins sur la somme indispensable d'observations qu'elles ne sont l'expression schématique d'une idée générale de ce qui pourrait ou devrait être. Cette tentative, si elle ne peut être qualifiée de satisfaisante sur le plan scientifique, n'en reste pas moins le premier essai d'un atlas physique ; elle conserve en outre une importance pédagogique et repose, à ces deux égards, sur une idée de fond juste. Seule cette dernière peut être affirmée à propos de la première œuvre plus récente, « *Europa. Ein geographisch-historisch-statistisches Gemälde* », parue en 1804. Il faut approuver sans réserve l'objectif énoncé dans la préface : « élever le lecteur à une vision vivante de l'ensemble du pays, de ses produits naturels et artistiques, du monde humain et naturel, et présenter tout cela comme un tout cohérent, de telle sorte que les résultats les plus importants concernant la nature et l'homme se dégagent d'eux-mêmes, notamment grâce aux comparaisons réciproques ». Dans le détail également, le projet consistant à faire précéder chaque État d'une introduction historique, puis à exposer ses conditions naturelles, avant de résumer la géographie culturelle et les données chiffrées sous forme de tableaux, est louable. Mais la mise en œuvre révèle un fossé profond entre l'intention et la réalisation ; la matière n'est pas maîtrisée intellectuellement, les faits restent juxtaposés comme un matériau inerte, dépourvus des liens qui les unissent. Il y a quelque chose qui s'apparente à une présignification dans la belle conception soignée de l'idée, dont la réalisation reste très éloignée faute d'une maîtrise totale des faits fragmentés et récalcitrants. Une grande partie de la géographie de Ritter n'a pris vie, même dans les années suivantes, que sous la forme de programmes audacieusement esquissés et ne s'est pas développée au-delà. Même à son apogée, R. n'a pas créé d'œuvre présentant une concordance parfaite entre l'idée et la réalité, une fusion complète de la matière et de la pensée, aucune œuvre parfaitement mûre. Une contradiction traverse l'œuvre de sa vie, la grande « Géographie générale », et l'a empêchée d'atteindre la perfection et le plein épanouissement des germes d'une grande influence qui y étaient déposés. C'est au fond la même contradiction qui a fait tomber ces œuvres de jeunesse dans l'oubli.

Lorsque R. s'exclame dans la première des deux œuvres susmentionnées : « La séparation n'existe qu'en nous ; en réalité, tout est lié par un rapport nécessaire, et nous ne pourrions jamais saisir ce rapport en séparant la multiplicité », il exprimait là une bonne idée pédagogique, à laquelle ne pouvait toutefois pas s'en tenir celui qui, dans l'auto-formation, voulait atteindre un but allant bien au-delà de la culture générale. R. fit de son activité d'enseignement dans la maison de Francfort, parce qu'il la prenait très au sérieux, une école pour lui-même. Tout éducateur apprend avec ses élèves, mais ici, il ne se contenta pas de ce qui aurait pu suffire, mais le professeur chercha à pénétrer profondément dans les sciences qu'il devait enseigner à ses élèves ; il comblait systématiquement les lacunes laissées par sa formation universitaire et ajoutait à l'étendue des connaissances qu'il avait toujours recherchée une profondeur indispensable au futur érudit. À partir de 1805, il fréquenta avec ses élèves le lycée de Francfort et ne se reposa pas tant qu'il ne s'était pas approprié le latin et le grec. En 1808, alors qu'il lisait avec enthousiasme Homère et Hérodote, il écrivit : « Presque aucune étude ne m'a autant captivé que celle-ci, mais malheureusement, je suis déjà trop vieux. Cependant, j'apprends tellement que j'y accorde une valeur toujours plus grande ». À partir de 1809,

R. enseigna lui-même temporairement la géographie, l'histoire et l'histoire naturelle au lycée, ainsi qu'à l'Institut Engelmann. Depuis 1807, il s'était également intéressé de plus près à l'étude des montagnes, et en particulier à la géologie et à la minéralogie. Dans le cercle auquel il appartenait figuraient A. von Humboldt, [L. von Buch](#), Sömmering, Ebel, Oelsner, von Beyme. Il pouvait discuter de projets géographiques avec Buch, étudier la théorie des couleurs et débattre de problèmes d'histoire naturelle avec Sömmering, et recevoir de l'expert alpiniste Ebel des suggestions pour l'exploitation scientifique des voyages dans les Alpes, fréquemment renouvelés depuis 1807. Il attribuait lui-même à ces deux derniers amis une grande influence sur la formation de ses opinions et de ses projets géographiques. À propos de Sömmering, il écrivait dans l'introduction à la 2e édition de son ouvrage sur la géographie : « Si, dans la compréhension des lois des relations géographiques de toute la nature vivante, une perspective intéressante devait émerger ici ou là dans l'ordre actuel, l'auteur doit toute cette orientation de son attention à la fréquentation instructive et, qu'on le dise avec fierté, familière, qu'il a entretenue pendant de nombreuses années avec un homme noble, S. Th. Sömmering ». Et Ebel, au même endroit : « Le présent ouvrage doit, dès sa genèse, ce qu'il possède de vie et de chaleur à la fréquentation de longue date de ce noble homme. » Au cours de ces années de fréquentation, R. posa les bases de sa Géographie générale ; nous savons qu'en 1809, il travaillait à un ouvrage exhaustif de ce type, qui, communiqué sous forme de manuscrit à des amis, semble avoir influencé, entre autres, l'organisation de l'enseignement de la géographie chez Pestalozzi. Cet ouvrage n'a jamais vu le jour ; il s'agissait de la première tentative d'aborder la géographie dans le style grandiose de son œuvre majeure.

De 1810 à 1812, R. vécut avec ses élèves à Genève, où de nouvelles inspirations vinrent s'ajouter aux précédentes. Dans cette ville, idéalement située et d'une nature exquise pour favoriser les échanges intellectuels entre les peuples, sa formation de géographe fit un bond en avant. R. prit racine plus rapidement que prévu sur ce sol hospitalier, lui qui, toute sa vie durant, avait nourri une aversion pour tout ce qui était français, y compris la langue. La fréquentation de personnalités éminentes et instructives lui fut d'un grand soutien, tandis que la nature grandiose des environs réveilla en lui le goût de la randonnée en montagne, de la collecte de plantes et de pierres, ainsi que du dessin de cartes et de panoramas. Chez Sismondi, il suivit des cours sur les littératures des peuples d'Europe méridionale ; avec Pictet, il se livra à des études physiques et géologiques ; dans les salons des Staël, il entendit discuter de questions politiques et littéraires, après quoi il parcourut les massifs du Mont-Blanc, puis l'ensemble des Alpes centrales jusqu'au Rhin, sur une étendue qui était rare à l'époque ; ce faisant, il réalisa, depuis des points de vue exceptionnels, des panoramas que Pictet déclara comme étant les meilleurs de l'époque. Dans une lettre de cette période adressée à Guths Muths, R. écrit : « Notre vie à Genève est extraordinairement riche en expériences nouvelles. La nature nous a ouvert son atelier sacré avec tous ses trésors et nous a déjà comblés de sa splendeur. Les hommes se sont livrés à nous sous leurs deux facettes, ils nous aiment et nous instruisent... Mais plus que tout cela, l'étude des hommes dans des conditions nationales et locales tout à fait nouvelles nous intéresse, et je cherche à approfondir cet intérêt grâce à une connaissance plus intime de la langue et de la littérature françaises, qui, d'ailleurs, me laissent encore indifférent », il a ainsi décrit de la manière la plus pertinente l'importance de ce séjour à Genève. C'est avec un voyage en Italie, qui suivit ce séjour, que l'activité pédagogique de Ritter prit pour l'essentiel fin. Son élève était prêt à entrer à l'université, la tâche de Ritter dans ce domaine était ainsi en grande partie accomplie, et ses propres projets de vie, longtemps mis en veilleuse, se pressaient désormais vers leur réalisation. Mais non sans avoir auparavant mené un rude combat intérieur, R. quitta la fonction qu'il avait occupée si longtemps en s'acquittant avec clarté des devoirs qu'elle lui imposait. Il arriva à Göttingen au milieu de l'été 1813, alors que des étincelles inextinguibles d'enthousiasme national s'envolaient déjà vers l'Allemagne du nord-ouest occupée par les Français. À 34 ans, jeune homme au cœur ardent et aux sentiments purs, avec à ses côtés son élève qui brûlait pour le même idéal, il était tout naturel pour R. de « partir au combat et à la mort pour la patrie », comme tant d'autres. Mais l'éducateur, le professeur, estimait qu'un devoir accompli pendant quinze ans ne devait pas être compromis à son terme. R. était profondément marqué par la mort soudaine de son élève aîné l'année précédente et, plus encore, par la douleur que sa mère avait endurée. Il ne pouvait donc pas mettre en danger la vie du jeune homme qui lui avait été confié. Le cœur brisé, il opta pour le devoir le plus proche. On ressent toute la gravité de ce combat dans une lettre qu'il adressa à sa sœur en décembre 1813, alors qu'il souffrait encore du poids de la décision prise, et qui rend un témoignage très précieux de l'homme allemand.

Tout ce que R. a accompli dans le domaine de la science entre 1798 et 1818 n'est qu'un épisode de sa véritable vocation, dans laquelle il s'est entièrement consacré. Il fut éducateur pendant vingt ans et rien d'autre, et tout ce qu'il a acquis en matière de culture intellectuelle et d'expérience tend vers ce centre, tout comme l'ensemble de ses réalisations littéraires en découlaient. Pendant cette longue période, il vécut pour éduquer, il apprit pour enseigner.

Dans sa jeunesse et au début de sa vie d'homme, les vocations les plus brillantes n'ont pas réussi à l'attirer vers un autre domaine. Certes, il écrit un jour : « Je me sens comme un prisonnier qui sent ses forces l'appeler à une marche plus longue et qui est limité à quelques pas. Parfois, un désir indicible d'un champ d'action plus vaste m'envahit » ; mais il ajoute aussitôt : « La conviction que, même auprès de quelques-uns, j'élevais ici la force intérieure et que, ici, je ne succombais pas au poids extérieur des affaires, et que je pouvais ainsi vivre sans souci dans un monde que je m'étais moi-même construit, cela me ramène toujours à la sérénité ». Il faut toutefois reconnaître que la liberté de caractère et d'esprit du jeune R. lui permit, dans cette situation tout de même restreinte, de ne pas laisser s'atrophier des forces supérieures qui, soumises à un travail trop tôt mesuré et monotone, deviennent facilement incapables de grandes réalisations. Mais les forces de son âme ne trouvaient pas le repos ; elles luttèrent contre la tâche éducative et, en s'endurcissant, la personnalité humaine de Ritter, qui porta plus tard une grande partie de l'efficacité de l'enseignant et du savant, atteignit une maturité rare. En plaçant, dans une reconnaissance dénuée d'envie, le caractère et la capacité de discernement de ses élèves bien au-dessus des siens, il connut des moments de doute sur lui-même, dont il sortit en se surpassant. C'est dans le cœur d'un ami comme Sömmering qu'il confiait les aveux de ces combats intérieurs, et si l'on compare l'auto-évaluation si extrêmement lucide qui ressort de ces lettres avec le calme serein qui caractérisait le caractère de Ritter au cours des dernières décennies, celle-ci apparaît comme le résultat nécessaire, celle-là comme la condition préalable inévitable. Faut-il ajouter que la ferveur religieuse cultivée depuis la jeunesse devait être à la base d'une telle modération ? Plus R. s'enfonçait dans les sciences, plus sa foi devenait authentique et fervente.

R. avait tout à fait raison de considérer l'approfondissement scientifique comme la chose la plus nécessaire à laquelle il devait désormais aspirer, après s'être tant longtemps consacré à des tâches pratiques. La formation du caractère et la création d'idées avaient largement devancé l'accumulation des connaissances, leur clarification et leur maturation intérieure, lesquelles ne sont possibles que dans le calme, loin de la pression d'une masse toujours croissante qui facilite de plus en plus les comparaisons critiques. R. était arrivé à Göttingen à l'été 1813 et y resta six ans, période qui ne fut interrompue que par un séjour plus ou moins long à Berlin. Ses deux protégés fréquentaient ici l'université et bénéficiaient certes de sa compagnie et de ses conseils, sans pour autant trop restreindre le temps qu'il consacrait à son propre travail. Alors que plus rien ne le retenait auprès d'eux, il resta de son plein gré dans cette petite ville qui, avec son grand nombre de savants compétents et assidus et sa riche bibliothèque, semblait faite pour la synthèse et la clarification scientifique des opinions qui avaient afflué vers un esprit curieux au cours d'années riches en travail et en expériences, des idées qui lui étaient venues. R. écrit à propos de sa première année à Göttingen : « La raison pour laquelle je reste précisément ici à Göttingen, l'endroit où, parmi tous ceux que je connais, j'aurais le moins envie de passer ma vie, c'est le calme, le loisir et la bibliothèque que j'y trouve pour enfin achever mon travail de géographie, auquel j'ai déjà consacré plusieurs années, et pour ensuite m'engager dans un autre domaine d'activité. » Avec le temps, R. trouva à Göttingen bien plus que ce qu'il avait cherché : des amis. Les relations étroites avec Blumenbach et Hausmann ne se contentèrent pas d'enrichir sur le plan technique le projet de « Erdkunde », mais lui donnèrent une toute nouvelle forme. Avec Hausmann, l'éminent minéralogiste, qui était un observateur subtil, un styliste hors pair et animé d'un sens délicat du bien et du beau, il noua des relations amicales, dont témoigne une correspondance qui dura jusqu'à la maladie mortelle de Ritter. C'est peut-être Hausmann qui eut l'idée de recruter R. pour la Georgia Augusta, mais celle-ci fut contrée par Blumenbach et Heeren, ce qui ne porta pas préjudice à Ritter, dont les travaux avaient besoin de temps pour mûrir. Hausmann, qui succéda à Beckmann, brillant par son érudition, à la chaire de technologie, offrit à R. de nombreuses inspirations grâce à la diversité de ses intérêts et l'encouragea tout particulièrement dans le domaine de la géologie. Le calme, la persévérance et le conservatisme, au sens le plus positif du terme, de leurs opinions et de leurs penchants contribuèrent également à les rapprocher de plus en plus. Schrader eut également une influence stimulante sur R. à cette époque, grâce à son enseignement en histoire naturelle, alors que celui-ci s'efforçait avec le plus grand zèle de parachever les fondements physico-géographiques de sa géographie, afin de pouvoir ensuite consacrer l'ensemble de ses études « à l'activité intérieure et spirituelle de l'homme ». Le premier volume parut à l'été 1817. L'ouvrage suscita immédiatement un intérêt général, connut une large diffusion et attira l'attention des cercles savants sur son auteur. La présentation véritablement rebutante, la contradiction dans laquelle elle se trouvait par rapport aux courants de pensée dominants, l'insuffisance de certaines données particulières s'effacèrent devant le fait qu'il s'agissait là d'une vision entièrement nouvelle de la Terre et de ses peuples, qui surpassait tout ce que l'on avait vu jusqu'alors dans des tentatives similaires. Les critiques furent tout à fait favorables. Mais si mes amis estimaient que la science de la géographie venait ainsi de naître, ils exagéraient quelque peu, car le développement et la vie d'une science sont davantage liés aux recherches individuelles qu'aux

ouvrages synthétiques abordant de grands points de vue, et heureusement, les premières précèdent les seconds. Ces recherches individuelles n'avaient jamais fait défaut, mais elles étaient dispersées dans tous les domaines de la connaissance. L'ouvrage de Ritter fait partie de ceux qui synthétisent, et aucun problème particulier n'y est résolu de manière nouvelle. S'il représente néanmoins un jalon dans le développement de la géographie, c'est parce que les faits géographiques, problèmes qui étaient jusqu'alors attribués aux sciences les plus diverses, sont considérés scientifiquement sous l'angle de la connaissance « des lois et des conditions sous l'influence desquelles la grande diversité des choses, des peuples et des hommes sur la Terre se crée, se transforme, se propage et se développe » en tant que géographie générale. La géographie avait fait appel à l'astronomie, à la géologie, aux sciences physiques et naturelles, à l'anthropologie et à l'histoire, mais elle n'avait que rarement, et alors en quelque sorte de manière intuitive, emprunté elle-même cette voie. R. a également introduit la recherche de lois dans les parties générales de la géographie, car même si, dans ce premier grand précurseur de sa Géographie générale, la conditionnalité de l'histoire des peuples et des États par la nature de leur sol occupe déjà le premier plan, on peut néanmoins lire dans l'introduction : « Indépendante de l'homme, la Terre est, même sans lui et avant lui, le théâtre des phénomènes naturels ; la loi de leurs formations ne peut émaner de lui. »

R. n'est pas intervenu de manière créative, comme son contemporain A. v. Humboldt, dans le développement [690] de la géographie physique, mais il a suivi ses progrès avec une attention bienveillante. C'est ainsi qu'une scission s'est naturellement opérée entre les figures de proue de la géographie allemande, scission qui.

si l'on fait abstraction de quelques remarques ironiques d'A. von Humboldt dans ses jeunes années.

ne s'est pas transformée en opposition, mais qui allait le devenir après la mort des deux hommes. La raison pour laquelle R. n'a pas lui-même mené de travaux scientifiques ressort clairement de l'ensemble de son parcours ; il lui suffit, en tant que géographe, d'avoir conservé les fondements scientifiques de la géographie physique, tout en produisant des travaux fructueux dans le domaine de l'anthropogéographie.

La publication de cet ouvrage eut pour R. l'avantage de le faire connaître à un public plus large. À Weimar, on le souhaitait comme précepteur de plusieurs princesses ; Brême et Francfort l'appelèrent dans leurs lycées et, après avoir exercé dans ce dernier pendant une courte période seulement en tant que successeur de Schlosser, il fut nommé en 1820 professeur de géographie et de statistique à l'École militaire et professeur de géographie, d'histoire des pays, d'ethnologie et de sciences politiques à l'université de Berlin. Les conditions de cette nomination étaient favorables pour l'époque ; R., qui était fiancé à Lilli Kramer depuis 1818, aspirait désormais plus sérieusement qu'auparavant à obtenir un poste qui lui garantirait une indépendance sereine ; enfin, il fut également attiré par Berlin parce que son frère Johannes, directeur de la librairie Nicolai, lui promettait là-bas la joie d'une intimité fraternelle dont il n'avait pu jouir pendant de nombreuses années que par le biais de lettres. R. s'installa à Berlin le 20 septembre 1820 et s'adapta si bien, alors qu'auparavant il ne s'était jamais vraiment senti chez lui à Berlin, ou plutôt parmi les Berlinois, qu'il s'est adapté à sa profession et, par conséquent, à son nouveau lieu de résidence, au point de s'y sentir chez lui, de revenir volontiers ici après tous ses voyages et d'accueillir avec gratitude les stimulations d'une vie intellectuelle, comme aucune autre ville d'Allemagne ne pouvait alors lui offrir, et d'une sociabilité sans prétention. Une vie de famille extrêmement heureuse facilita cette adaptation. Le fait que son épouse lui ait été enlevée en 1840 a représenté pour lui, qui n'avait pas d'enfants, le changement le plus profond de la seconde moitié de sa vie. Son activité professionnelle lui ouvrait un champ d'action approprié, sans trop entraver ses travaux scientifiques, et cela lui était particulièrement bénéfique après l'incertitude et la précipitation des années passées. Il ne manquait pas non plus de reconnaissance extérieure. Il devint membre de l'Académie des sciences en 1822, professeur titulaire en 1825 et, la même année, directeur d'études à l'École de guerre. Lorsqu'en 1828, à l'occasion du 50e anniversaire de service du talentueux cartographe Reymann, une petite association d'amis de la géographie se forma pour se réunir régulièrement, il fut élu à la présidence pour la première année et c'est essentiellement grâce à lui que cette graine, qui devint plus tard la très importante Société de géographie, poussa vigoureusement. De 1828 à 1860, R. en a été à la tête, avec les interruptions prévues par les statuts, le plus souvent en alternance avec Dove, puis plus tard avec Barth, et c'est lui qui a de loin le plus contribué à la réalisation de ses objectifs par d'innombrables conférences et communications. Il a également mis en relation de nombreux voyageurs pratiques avec la société. Pendant de nombreuses années, il a présidé le comité chargé de la publication des rapports mensuels.

Si R. n'a certes plus livré, après ses travaux de jeunesse, d'ouvrages traitant exclusivement de l'enseignement élémentaire de la géographie, il n'a cependant jamais perdu de vue l'importance pédagogique et l'application de sa science, et certains travaux mineurs de sa période tardive ne sont guère moins importants pour le développement de la méthodologie de la géographie que ces premières tentatives issues de son activité d'enseignement pratique. On trouve des remarques méthodologiques dans des préfaces, comme celle du célèbre manuel de Roon, dans de petits articles de revues, mais surtout dans les deux traités universitaires « Sur la position géographique et l'étendue horizontale des continents » et « Remarques sur les moyens d'illustration des rapports spatiaux dans les représentations géographiques par la forme et le nombre ». Ces travaux ont été publiés en 1829 et 1831 dans les Actes de l'Académie des sciences de Berlin et forment un ensemble dans la mesure où ils englobent les éléments de la théorie d'une méthode constructive de l'enseignement de la géographie. Plus grande encore que la valeur scientifique indéniable de ces tentatives visant à rassembler, classer et comparer les régularités si souvent discutées dans la répartition et les formes des solides et des liquides sur la Terre, aurait pu être leur importance pour l'enseignement pratique si on leur avait accordé une plus grande attention. Ce n'est que parce que R. a mis en pratique dans son propre enseignement l'idée selon laquelle « l'usage correct et l'application comparative réfléchie de figures géométriques aux espaces physiques dans une théorie des relations géographiques seraient tout à fait aptes à conduire, d'une manière très simple et compréhensible, à des représentations plus précises », que l'utilisation du dessin constructif dans l'enseignement de la géographie a été transposée en classe par certains de ses élèves et a porté ses fruits, avant même qu'une nouvelle méthode d'enseignement de la géographie ne soit résolument fondée sur ce principe. C'est dans le prolongement de ces deux travaux qu'aurait dû s'inscrire un traitement plus approfondi des problèmes que nous posent les dispositions horizontales et verticales à la surface de la Terre. En ce qui concerne le développement des rapports numériques à partir d'une observation comparative des éléments montagneux (hauteur des crêtes, hauteur des cols, hauteur des sommets), il a pu se référer aux travaux d'A. von Humboldt ; pour la structure côtière et le développement des cours d'eau, il a montré les voies par lesquelles on pourrait parvenir à des résultats similaires, et a sans doute également communiqué lui-même quelques résultats. Il faut toutefois noter que R., malgré sa connaissance approfondie des Alpes, n'a pas non plus fourni, dans ce domaine, de travail approfondi et concluant ; mais nous avons déjà souligné comme une particularité de son travail scientifique qu'il se contentait volontiers d'indiquer ce qu'il fallait faire, en ajoutant tout au plus des indications sur le « comment » ou encore quelques résultats provisoires de son cru, laissant à l'avenir le travail de recherche proprement dit, celui qui creuse en profondeur pour mettre au jour le cœur de la vérité. Telle est la particularité de l'esprit de nature synthétique, qui, par cette disposition, est davantage tourné vers l'enseignement et la vie que l'analyste enclin à l'abstrait. Il est également significatif que R. se soit très rarement illustré par son esprit critique. Un collègue plus jeune a pu lui reprocher de n'avoir résolu aucun problème de géographie comparée, et ce reproche n'est pas tout à fait infondé. Seulement, parmi les esprits éminents de son époque et de celle qui vient de s'écouler, R. n'est pas le seul à présenter cette inclination plus à la réflexion qu'à la pénétration. Herder lui-même, ainsi que les philosophes de la nature, préféreraient ériger de grands dômes de pensée plutôt que d'accomplir le travail de tailleur de pierre qui aurait dû préparer le matériau nécessaire à des travaux d'une telle envergure. Même A. von Humboldt, qui, dans ses jeunes années et à mi-parcours, a accompli bien des choses que l'on aimait opposer aux travaux de Ritter comme modèles d'approfondissement scientifique, a rendu hommage, dans le Cosmos, à cette préférence de son époque pour un grand style d'architecture de la pensée. Chez R., le travail intense et épuisant sur la « Géographie générale » s'ajoutait comme une raison majeure au caractère esquissé et inachevé de tant de projets riches en réflexion. Dans ce grand ouvrage, il fallait surmonter d'innombrables difficultés de détail qui mobilisaient et épuisaient toute l'énergie disponible pour la résolution de tâches individuelles.

Parmi les ouvrages de moindre envergure qui mériteraient pourtant le nom de programmes scientifiques, figurent les autres traités universitaires « De l'élément historique dans la science géographique » (1833) et « Des dispositions spatiales à la surface du globe terrestre et de leurs fonctions dans le cours de l'histoire » (1850), ainsi que « Le lien tellurique entre la nature et l'histoire dans les productions des trois règnes de la nature, ou sur une géographie des produits » (1836). Ce dernier ouvrage n'est certes qu'un vaste programme, mais certaines sections de la Géographie générale indiquent la direction dans laquelle R. aurait pu s'engager dans la mise en œuvre si l'ensemble de ce grand projet « la connaissance des productions distinctes de la Terre selon leur répartition spatiale sur les formes solides et liquides, dans leurs rapports quantitatifs et qualitatifs, absolus comme relatifs, aux différents pays et peuples de la Terre, ainsi qu'à l'ensemble du système du globe terrestre » n'était pas resté qu'un simple schéma. Les passages sur la diffusion du thé, des palmiers de l'Inde, de l'éléphant indien, du figuier sacré, de la culture de l'opium, de la

consommation et du commerce de l'opium, de la culture de la canne à sucre, de l'encens, du caféier, du chameau, de la manne, de l'acacia à gomme, du palmier dattier sont des fragments d'une grande érudition, qui sont intégrés dans la structure de ce grand ouvrage, au lieu d'appartenir à une géographie commerciale dont R. a laissé la création à d'autres qui lui ont succédé. Si cette branche de la géographie s'est alors développée loin du domaine que R. exploitait, si le nom de Ritter était à peine mentionné par ses disciples, ce n'est pas la nature intrinsèque, mais la forme de ces travaux savants, voire la nature fragmentée de leur publication, qu'il faut en tenir pour responsables. Le traité académique sur le coton (1851), qui est resté à l'état de fragment, aurait constitué, s'il avait été achevé, la plus érudite de ces monographies. En 1852, R. a réuni ces écrits académiques, entre autres, avec l'« Introduction à la géographie comparée générale » pour en faire un petit ouvrage particulier.

Les conférences et les préfaces constituent deux genres très caractéristiques des œuvres de Ritter. Lorsque cela s'imposait pour promouvoir ou diffuser sa science, ou encore pour servir des fins plus modestes, R. s'adressait volontiers à de larges cercles cultivés au sein de l'Association scientifique, de l'Association des communications scientifiques et de la Société de géographie. Certaines de ces conférences ont été imprimées et séduisent par l'enseignement présenté sous une forme choisie, ici sans aucune lourdeur, qui s'appuie sur une vision clairvoyante et cosmopolite des situations les plus lointaines. Une conférence sur « la colonisation de la Nouvelle-Zélande » est particulièrement attrayante, car R. y apparaît comme l'évaluateur d'une entité politique naissante, s'abstenant totalement des phrases toutes faites et des exagérations qui accompagnent si volontiers ce genre de jeunes communautés prometteuses, et n'utilise aucune des couleurs vives dont on se sert volontiers pour décrire des pays lointains. On trouve dans ce petit ouvrage une évaluation véritablement éclairée des choses telles qu'elles sont, sans imposition de points de vue personnels ni rêves d'avenir. « *Ein Blick in das Nil-Quelland* » (1844), « *Ein Blick auf Palästina und seine christlichen Bewohner* » (1852), les nombreuses conférences qui ont été publiées en partie intégralement, en partie sous forme d'extraits dans les rapports mensuels de la Société de géographie et traitent de préférence de sujets présentant un intérêt tant humain que scientifique, témoignent de la même conception et de la même présentation chaleureuses et grandioses. Nous ne citerons que les plus volumineux, en nous référant aux index des rapports mensuels de la Société parus depuis 1840 : « La situation au Libéria » (1840 et 1853), « Les Nestoriens » (1840), « Les Australiens dans le golfe de Vincent » (1841), « Les voyages des missionnaires Krapf et Isenberg en Afrique orientale » (1842 et plus tard), « L'étude d'Abich sur l'Ararat » (1846), « Sur les sources de l'Oxus et du Jaxartes » (1847), « Sur le commerce de l'Amérique avec l'Orient » (1849), « Sur les chrétiens syriens jacobites » (1849), « Le voyage de P. Knoblecher sur le Nil Blanc » (1850), « Sur la mer d'Aral » (1851), « Les monuments anciens du Guatemala » (1853), « Le passage du Nord-Ouest » (1853), « Les Esquimaux de l'Ouest » (1854), « La géographie chinoise de Lin » (1855). Comme en témoignent les centaines de brèves communications qu'il a présentées lors des réunions de la Société d'exploration, R. suivait avec un vif intérêt les destins et les exploits des explorateurs géographes. Son intérêt et son intervention active ont favorisé maintes entreprises. Des hommes tels que Krapf, Leichhardt, Schomburgk, Werne, von Wildenbruch, Barth, Overweg, les frères Schlagintweit et bien d'autres encore lui communiquaient leurs résultats, qu'il introduisait à son tour dans le monde scientifique. Avec A. von Humboldt et L. von Buch, il a ainsi soutenu de nombreux explorateurs. L'intérêt pour l'exploration de l'Afrique et des régions polaires, qui ne cessa de croître par la suite en Allemagne, a trouvé en lui l'un de ses premiers, plus fervents et plus actifs représentants et défenseurs. Il prêtait volontiers sa plume et son nom lorsqu'il s'agissait de présenter des ouvrages inédits. Ses préfaces aux Lettres d'Inde de Hoffmeister, aux Possessions portugaises en Afrique du Sud-Ouest de Tams, aux Lettres du Sahara et du Soudan de Barth et Overweg, et à bien d'autres ouvrages encore, sont des travaux des plus réjouissants, d'une perfection stylistique, riches en réflexion, témoignant de la plus pure sympathie pour les auteurs. Les plus modestes contributions de ce genre caractérisent l'homme, et en particulier son tempérament. Le texte accompagnant la représentation en relief du Mont Blanc par Kummer (1824) peut être compté parmi ces travaux d'origine plus fortuite.

Ce que R. a publié sous forme d'essais, grands ou petits, au cours des quarante dernières années de sa vie n'est toutefois qu'une œuvre secondaire et un produit dérivé de sa « géographie ». On éprouve du respect pour l'œuvre qu'un tel homme a portée dans son esprit tout au long de sa maturité intellectuelle et de son travail, et à laquelle il a consacré ses meilleures forces. C'est dans cette longue série de volumes que repose l'œuvre de toute une vie de Ritter et, naturellement, les différentes étapes de sa vie y trouvent leur expression. Les deux volumes de la première édition, qui furent bientôt remplacés par une nouvelle, ont été élaborés d'après le projet remontant aux années 1809 et 1810, dont nous avons parlé précédemment, et devaient constituer une sorte de manuel perfectionné de géographie de taille modérée. En 1822, la nouvelle grande édition commença à paraître, dont le deuxième volume vit

le jour en 1832. Ces deux premiers volumes sont les plus aboutis et les plus travaillés. Ils sont l'œuvre de l'homme. Le reste appartient au vieillard, qui crée certes encore avec la fraîcheur de la jeunesse, mais qui aime s'étendre et qui perd parfois le sens de la mesure et des proportions au profit du plaisir d'une exposition sans limites. Pourtant, le savant, profondément honnête et enthousiaste à l'égard de son œuvre, était si éloigné de la simple compilation accumulatrice de matière qu'il conserva jusqu'aux derniers volumes la direction intellectuelle et la vue d'ensemble, et ne laissa jamais son œuvre dégénérer en un fatras de notes, même face à la prolifération massive de la matière. Si l'on s'efforce, conformément à l'équité [694], de comprendre l'œuvre dans le contexte de son époque, on est étonné par sa conception nouvelle, singulière et audacieuse. Les titres mêmes des volumes, des sections et des chapitres ont soit créé, soit au moins mis en usage courant, une multitude de nouvelles expressions pour désigner des zones naturelles, grandes ou petites. Il suffit de parcourir la table des matières du volume sur l'Afrique, paru en 1822, pour avoir une idée de la maîtrise intellectuelle d'un sujet extrêmement aride en raison de ses lacunes. La conception que Ritter se fait de cette partie du globe, alors la moins connue, est si conforme à la nature que les résultats de recherches ultérieures ont pu s'inscrire sans contrainte dans les catégories qu'il a créées. Ainsi, aucune autre partie de la Terre n'avait auparavant été structurée et décrite de la sorte, et de nombreuses œuvres géographiques ultérieures ont adopté des classifications moins conformes à la nature. La clarté ne souffre pas encore non plus d'un excès d'interventions, d'ajouts et d'extensions. Certes, on trouve déjà ici de nombreuses « explications » qui s'articulent autour du noyau constitué par les sections présentant les grandes lignes de la structure du sol, de l'irrigation, du climat, des produits du sol, des peuples et de l'histoire des découvertes ; mais ce cœur n'est pas encore envahi, comme ce sera le cas par exemple dès le deuxième volume dans le chapitre sur le Gobi, où il devient presque invisible ; ou encore dans les volumes consacrés à l'Asie Mineure, où la description de cette péninsule si sûrement établie et bien délimitée se désagrège en un enchevêtrement de simples descriptions de chemins. R. dit lui-même un jour : « Dans un domaine d'une étendue aussi incommensurable, l'intérêt ne peut qu'être éveillé, et non satisfait ; d'où la citation des sources ». Mais il ne se contente plus de citer les sources, il en puise aussitôt une bonne partie pour les verser dans les récipients de plus en plus bombés des chapitres de transition de chaque volume. Il ne fait aucun doute que le caractère inachevé de l'ouvrage tient principalement à cette ampleur croissante, qui a conduit à une fragmentation interne malgré un plan de construction bien pensé. Dans les premières et deuxièmes préfaces à « L'Afrique », on envisage encore 12 volumes, dans lesquels R. espérait encore, en 1832, condenser la matière. Il ne fait aucun doute que la géographie aurait grandement bénéficié de la réalisation de ce projet, surtout si, comme pour l'Afrique, l'ensemble de nos connaissances avait été rassemblé jusqu'à une date déterminée, de sorte qu'il n'aurait plus fallu ajouter à ce livre achevé en 1820, ou à celui sur l'Asie orientale terminé en 1830, que des suppléments et des améliorations. D'un point de vue purement humain, il est douloureux de voir comment un ouvrage, commencé avec tant de maturité et mené à bien avec tant de dévouement, est resté fragmentaire dans son développement et, par conséquent, dans son impact. En tant que recueil d'innombrables faits, la « Géographie » n'a toutefois rien perdu de sa valeur à cause de ces défauts de forme ; elle reste l'ouvrage le plus érudit de la géographie moderne, qui ne devrait être ni égalé ni surpassé avant longtemps. De plus, c'est l'ouvrage géographique qui a été le premier à mettre en œuvre de manière cohérente, dans une description aussi détaillée des pays, l'idée développée par Herder dans un sens philosophique de l'histoire, selon laquelle le destin des peuples est profondément influencé par l'environnement extérieur, par le cadre dans lequel ils vivent. L'idée que la Terre soit destinée par la Providence à être le lieu de vie et d'éducation des peuples est une pensée que R. a exprimée dans presque toutes ses œuvres, qui lui est restée plus chère que toute autre, et qu'il a donc cherché sans cesse à démontrer et à en mettre en évidence les effets. Pour lui, l'un des objectifs de la science était de « mettre en évidence le cours de développement nécessaire de chaque peuple à l'endroit précis de la Terre où il se trouvait, cours qui devait être suivi pour atteindre le bien-être que le destin éternellement juste attribue à tout peuple fidèle ». La description des lieux où se succèdent, notamment sur le sol asiatique, les développements et les événements de l'histoire mondiale est imprégnée de cette idée et répand, à travers tous les volumes de l'ouvrage, un souffle particulier qui le spiritualise. C'est certainement de cette conception que découle le trait de caractère le plus significatif et en même temps le plus efficace de la « géographie ». C'est dans cette même direction que l'activité pédagogique de Ritter a laissé la trace la plus profonde. L'élément téléologique, qui a souvent été reproché à cette conception, n'a pas pu l'empêcher d'exercer une influence vivifiante sur la conception de l'histoire. Raconte l'histoire d'un peuple sans connaître et décrire le sol sur lequel elle s'est déroulée semble, comme E. Curtius l'a un jour dit avec justesse, impossible depuis R., et il ne fait aucun doute que l'historiographie a ainsi gagné en profondeur philosophique. Quant au reproche de téléologie, il est sans fondement, car R. ne voit les intentions du Créateur que dans la cause ultime et, en tant que chrétien sincère, il se doit de les voir ainsi, laissant ainsi à la science tout l'espace

qui sépare cette cause ultime de la réalité. Tout au plus pourrait-on y voir une source d'erreurs dans le fait que celui qui recherche des intentions supérieures perçoit partout davantage de ces relations entre la Terre et les destinées humaines qu'il n'y en a peut-être réellement. Mais R., en tant que premier à avoir exploré et présenté ce lien de manière cohérente et approfondie, peut revendiquer au moins le même droit que d'autres découvreurs de donner à leur pensée une inclination particulière qui l'embellit et la surestime même. R. n'a jamais renié, au-delà de cette inclination, l'ami et le connaisseur de la nature. S'il n'a pas été un géographe des sciences naturelles comme A. von Humboldt, la description pleine d'amour des montagnes, des cours d'eau, des phénomènes climatiques et des produits de la nature montre néanmoins l'homme qui a pu vérifier les fruits des voyages consignés dans des livres, sur des cartes et dans des documents à la lumière d'une observation de la nature acquise par lui-même. La « géographie » n'est pas entièrement le fruit d'un travail de bureau. R. n'a certes voyagé ni en Afrique ni en Asie, mais sa conception et sa description ne sont pas celles d'une érudition aride. R. était un homme de vie, de l'enseignement pratique, un adorateur de Dieu dans la nature. Cela transparait dans son vif intérêt pour les nouvelles découvertes, la colonisation, l'activité missionnaire, l'éducation des peuples déprimés. C'est pourquoi, même parmi les sections de la « Géographie » qui s'enferment dans des séries de faits arides, on trouve des oasis réjouissantes de sensibilité humaine. Si ses voyages n'étaient pas de grande envergure, ils lui permettaient de connaître d'autant plus en profondeur certains lieux importants, comme les Alpes. Mais il parcourut également l'Italie, l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, la Grèce et les pays de la péninsule balkanique. Et tout comme son contact précoce, intime et maintes fois renouvelé avec les Alpes, sa connaissance ultérieure de la Grèce transparait dans les œuvres de Ritter. Les belles paroles consacrées à la Grèce dans les Conférences sur l'Europe portent la marque de l'expérience vécue ; elles comptent donc parmi ce que R. a écrit de plus remarquable sur le plan stylistique.

Au vu de tout ce qui a été dit, l'activité d'enseignant de Ritter n'a pu qu'avoir un effet extrêmement fécond. Une grande partie de son tempérament et de sa formation indiquait que c'était là son domaine de prédilection. Le professeur occupait une place plus importante dans la vie de ses étudiants que le professeur allemand moyen. Ses succès reflétaient cette situation. Après avoir commencé avec un nombre d'auditeurs décourageant, les cours de Ritter se sont rapidement hissés au rang de ceux qu'il fallait avoir suivis pour satisfaire aux exigences de la culture générale de la jeunesse universitaire berlinoise. Des adultes avides de savoir assistaient également à ses conférences. R. était aussi peu doué que peu enclin à tenir des discours brillants ; son impact tenait à l'engagement total d'une personnalité inspirant confiance et respect, et tout à fait indépendante. Si l'on établissait souvent des comparaisons [696] entre Ritter et A. von Humboldt, qui ne rendaient pas pleinement justice au premier, on oubliait de souligner que ce type d'effet aurait été totalement impossible pour le grand voyageur, même s'il l'avait recherché. À la chaire, R. était avant tout un enseignant et consacrait toute son humanité à cette profession. Ses exposés posés captivaient et convainquaient par le sérieux et la chaleur de son discours, qui a suscité chez des milliers de personnes un intérêt durable pour la géographie. Des dessins au tableau venaient appuyer son discours. Dans ce dernier, une certaine originalité dans le choix des mots et la structure captivait également. Ce qui a été rendu public après sa mort des cours de géographie de Ritter ne peut donner une image claire et complète de ce qu'ils étaient et de leur impact (Histoire de la géographie et des découvertes, 2e éd. 1880. Europe 1863. Tous deux publiés par A. H. Daniel), mais les conférences mentionnées en premier comptent parmi ce qu'il y a de plus captivant de ce que R. nous a laissé.

Parmi les charmes de la diction de Ritter figuraient les comparaisons et les images bien choisies qui, plus sensées qu'audacieuses, plus profondes que brillantes, rendaient son exposé plus captivant. Il abordait la géographie de manière comparative non seulement au sens scientifique, mais aussi au sens pédagogique. Lorsqu'il qualifie le Nil de quatre fois plus long que le Rhin, et le Danube de deux fois, et qu'il le qualifie de navigable aussi loin en amont que l'Amazone ; lorsqu'il compare son cours à la distance séparant la pointe sud du Péloponnèse du Cap Nord ; lorsqu'il compare son parcours sur le trajet connu jusqu'à la mer à celui d'un homme réfléchi et d'un vieillard, puis qu'il cherche à répondre à la question de savoir où se trouve le berceau de son enfance ? alors cet effort bienfaisant en faveur de la clarté se présente à nous de manière convaincante. Ainsi, nulle part dans les œuvres de Ritter, même là où elles sont empreintes d'érudition, ne manquent ces havres de paix et de repos que sont les comparaisons pleines d'imagination, qui possèdent juste assez d'éléments géographiques pour ne pas sortir du cadre. Ce sont là les belles fleurs de la pensée quelque peu mystique, ou du moins prémonitoire, des années antérieures, qui se retrouve encore en 1820 dans « Le vestibule de l'histoire des peuples européens avant Hérodote, autour du Caucase et sur les rives du Pont. Un traité d'archéologie », un entrelacement quelque peu sauvage d'hypothèses audacieuses issues de l'idée de colonies de prêtres de l'Inde antique, qui migrent avec le culte de Bouddha jusqu'en Europe. Lorsque nous lisons des textes sur cette époque qui, à l'instar du soleil levant, raccourcit peu à peu les ombres au fur et à mesure de sa

progression, nous avons devant nous un échantillon de ce style qui a également inspiré à un maître tel qu'A. von Humboldt le jugement suivant sur la « Géographie » : « tout y est plein de vie, souvent d'une grande beauté de langage ». Les excellentes lettres de Ritter sur la Suisse, la Grèce et d'autres pays, dont certaines ont été publiées dans les ouvrages de Kramer et Geilfuß mentionnés ci-dessous, contiennent également de belles descriptions de paysages. Dans une imagerie vivante et tout à fait correcte, on croit retrouver le connaisseur des formes de la nature, habitué au dessin. R. dessinait des cartes très soignées, et Roß a notamment publié, dans la première partie du *Griechischen Reise*, un échantillon des croquis au crayon fidèles à la nature qu'il s'efforçait de réaliser lors de ses voyages.

*Zur Erinnerung an Karl Ritter* Von G. Kramer, Zeitung f. allg. Erdkunde, N. F. Bd. VII.

Karl Ritter *Ein Lebensbild nach seinem handschriftlichen Nachlass* dargestellt von G. Kramer, 2 Bde., Halle 1864. 2. Ausgabe. 1876.

*Karl Ritters Briefwechsel mit J. F. L. Hausmann*, hrsg. von J. E. Wappäus, Leipzig 1879.

*Über Karl Ritter* in Abhandlung z. Erd- und Völkerkunde von O. Peschel, I. 1877.

F. Ratzel, *Zu Karl Ritters hundertjährigem Geburtstag*. Allg. Ztg. 7.-15. Aug. 1879.

F. Marthe, *Was bedeutet Karl Ritter für die Geografie?* Berlin 1880.

Geilfuß, *Das Leben des Geographen Dr. Jakob Melchior Ziegler*, 1884.

K. v. Fritsch, *Karl Ritters Zeichnungen des Lophiskos* in Mitth. d. V. f. Erdkunde zu Halle 1885.

E. v. Oven, *Eine von Karl Ritter gezeichnete Karte des Zillerthals*. Jahrbuch d. V. s. Geografie zu Frankfurt 1888.

Le développement des idées de Ritter est suivi avec soin dans les rapports de Hermann Wagner sur la méthodologie de la géographie publiés dans le *Geographisches Jahrbuch* depuis 1878. L'ouvrage principal sur l'application des idées de Ritter à l'enseignement de la géographie est celui d'*Oberländer, Geographischer Unterricht nach den Grundsätzen der Ritter'schen Schule*, 1875. *Bildnis in der Kramerschen Biografie*.

*Friedrich Ratzel.*